

G O E T H E
ET
FRÉDÉRIQUE BRION

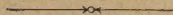
THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE CAEN

PAR

PAUL DECHARME

SOUS-PRÉFET DE CAMBRAI



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1908

G O E T H E

ET

FRÉDÉRIQUE BRION

COULOMMIERS

Imprimerie PAUL BRODARD.

G O E T H E
ET
FRÉDÉRIQUE BRION

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE CAEN

PAR

PAUL DECHARME

SOUS-PRÉFET DE CAMBRAI



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1908

Droits de traduction et de reproduction réservés.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MA CHÈRE FEMME

AVANT-PROPOS

Il faut à ce court travail une explication préliminaire. On n'y devra point chercher la reconstitution historique des amours de Gœthe et de Frédérique Brion : une telle entreprise manquerait de base autant que d'intérêt. Notre but est de montrer, par une étude minutieuse des textes, que l'idylle de Sessenheim n'est pas dans l'existence de Gœthe un simple épisode, mais se rattache étroitement à l'évolution de son esprit.

Il est devenu banal de dire que la vie de Gœthe explique son œuvre. Réciproquement, il est permis de prétendre que son œuvre explique sa vie. Nous nous sommes donc efforcé de dégager ce qu'il pouvait y avoir de « confidentiel » dans les lettres, les poésies, le Théâtre et les Mémoires de Gœthe, touchant l'influence exercée sur lui par Frédérique.

Gœthe, il faut l'avouer, est peu connu en France : on ne voit en lui que l'auteur de *Werther*

et de *Faust*. Aussi, en écrivant ces lignes, n'étions-nous pas exposé au risque d'user de redites. Nous avons néanmoins tendu à une extrême concision. Et si un reproche doit nous être fait, ce ne sera point celui d'avoir imité les interminables dissertations des savants allemands.

La plupart de nos citations sont extraites de l'excellent et fameux recueil de Salomon Hirzel : *Der junge Goethe* (Leipzig, 1887, 3 volumes). La traduction de Porchat nous a été utile : dans quelques cas seulement, nous l'avons corrigée.

Enfin nous remercions M. Lemercier, Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Caen, et M. Belouin, Maître de Conférences, des observations très justes dont ils ont bien voulu nous faire bénéficier.

P. D.

Cambrai, le 9 mars 1908.

GOËTHE ET FRÉDÉRIQUE BRION

CHAPITRE I

LE SENS DU RÉCIT DE GOËTHE

Un lecteur non averti peut s'étonner de nous voir prendre le récit de Goëthe comme base d'un travail strictement critique. Il n'est pas toujours aisé, d'un bout à l'autre de *Dichtung und Wahrheit*, de faire la part de la poésie et celle de la vérité, tant l'une est persuasive à force d'être naturelle, et tant l'autre se pare de tous les charmes de la fantaisie. A plus forte raison hésite-t-on à chercher un enseignement de réalité dans ces pages que Goëthe a consacrées à ses amours avec Frédérique Brion, et où, selon son propre témoignage, il n'est pas un trait qui soit inexact, mais pas un événement non plus qui soit raconté de la façon même qu'il s'est passé¹.

1. *Eckermann's Gespräche mit Goëthe*, II, p. 488. (Édition de 1837.)

Est-ce à dire qu'errant à la recherche des faits historiquement exacts, tout fil et toute issue nous manqueraient? Non. Goethe, d'abord, n'a pas eu recours à sa seule mémoire. Il a puisé dans ses carnets de notes, qui sont conservés. Il s'est reporté aux poésies jadis inspirées par Frédérique, et il a animé sa prose de leur jeune mouvement¹. Quelques-unes des lettres qu'il écrivit de Sessenheim ont aussi subsisté : et si elles soulèvent bien des questions insolubles, elles permettent pourtant d'instructifs rapprochements². Il y a enfin la méthode microscopique des érudits qui s'attachent au moindre détail et se passionnent pour les vérités infiniment petites : tel, entre cent, Lucius établissant que l'épisode du gâteau de baptême apporté par Goethe, travesti, de Drusenheim à Sessenheim n'est qu'une pure fiction, attendu, d'une part, que le premier village était entièrement catholique, sans rapports d'intimité avec le second, d'autre part, que les registres contemporains de Sessenheim ne portent pas trace du baptême d'un enfant de Drusenheim³.

Mais quand même nous aurions les moyens de

1. Cf. notamment la deuxième strophe de *Willkommen und Abschied*, qui est presque textuellement transcrite au l. XI de *Dichtung und Wahrheit*.

2. *Der junge Goethe*, I, p. 245-252.

3. Lucius, *Friederike Brion von Sessenheim* (Strassburg, 1878).

faire, dans le récit de Gœthe, le départ de tout ce qui est vrai et de tout ce qui est faux, le résultat auquel nous aboutirions manquerait cependant de valeur. Il plairait peut-être aux dévots de Gœthe, auxquels rien de ce qui touche leur dieu n'est indifférent : il n'éclairerait pas l'évolution psychologique du poète, qui surtout nous intéresse.

Et ici, nous sommes amené à constater que les faits précis, matériels, et, en quelque sorte, dépouillés, contiennent parfois moins de vérité que les événements impalpables, idéalisés, symboliques. Jacobi disait que les récits de Gœthe étaient souvent plus vrais que la vérité même¹. Et Gœthe, de son côté, invoquait un jour une « höhere Wahrheit », à propos précisément de l'œuvre qui nous occupe².

Gœthe rapporte qu'il fut introduit dans la famille de Frédérique par son ami Weyland. Cela est exact. Weyland était même apparenté aux Brion, sa sœur ayant épousé le frère de Mme Brion, le « Regierungsrath » Schoell, de Saarbrück. Est-ce à dire que cela suffise pour expliquer l'immortelle rencontre ? Un fait exact peut n'être pas toute la vérité, mais seulement un aspect de la vérité. Le geste de Weyland est trop rudimentaire pour avoir une signification. Gœthe, en

1. *Aus Jacobi's Nachlass*, II, p. 149.

2. *Eckermann's Gespräche mit Gœthe*, II, p. 334.

prenant le chemin de Sessenheim, ne se borne pas à suivre son compagnon d'études et de plaisirs vers une famille aimable où il sait qu'il sera bien reçu. Il chemine dans un cortège d'idées et de rêves, un cortège qu'il ne voit pas d'abord¹, qu'il aperçoit mieux au cours des ans, que nous distinguons enfin, grâce à notre recul, et sans trop de subtils efforts. Il cherche Frédérique avant de savoir qu'elle existe. Il est en quelque sorte préparé à la comprendre. Il la découvre au moment précis où, poétiquement, il a besoin d'elle. Dès lors, faut-il se contenter de cette vérité médiocre, que le mérite revient à Weyland d'avoir conduit Göthe vers Frédérique? Non, évidemment. D'autres impulsions, moins apparentes, ont été plus significatives, qui retiendront bientôt notre attention.

Fromentin a écrit quelque part : « L'art de peindre n'est que l'art d'exprimer l'invisible par le visible² ». Appliquant cette définition à l'art de Göthe, et parlant du visible, c'est-à-dire du récit même, nous sommes en mesure de rechercher l'invisible, c'est-à-dire l'intention du récit. Il n'est pas jusqu'au titre de l'ouvrage qui n'ait déjà, à un très haut degré, une

1. Cf. *Dichtung und Wahrheit*, I. X : « Freilich konnte dieses nur später bei mir zum Bewusstsein kommen..... »

2. Eug. Fromentin, *Les Maîtres, d'autrefois* (Introduction).

valeur documentaire : Poésie et Vérité. Gœthe n'invente pas pour le plaisir d'inventer, ou par besoin d'attifer et d'enjoliver son œuvre. Chaque ornement de la forme est destiné à mettre en valeur la substance du fond. Il intervertit ou déplace l'ordre des épisodes, non pour dérouter le lecteur, mais pour grouper ces épisodes selon leurs affinités, et parce que, isolés, ils n'auraient qu'un charme anecdotique, au lieu que leur ensemble prend une portée générale. On voit que cette méthode est celle de l'historien. On se représente difficilement un exposé historique où la fantaisie ne jouerait point son rôle, et dont l'art ne consisterait pas précisément en un choix parmi tant de faits, dont les uns sont voués à l'ombre et les autres à la lumière. Taine disait de l'œuvre de Balzac que c'était un paysage disposé de manière à être aperçu tout entier à chaque détour. Gœthe ressemble, en ce sens, à Balzac. Le moindre détail de ses Mémoires se rattache, ne fût-ce que par un fil, à un plan d'ensemble. Il ne note le particulier que pour mieux nous faire accéder au général. Dans chacun de ses actes, selon sa propre expression, c'est Gœthe tout entier qui apparaît ¹.

Certes, Gœthe n'est pas arrivé du premier coup à

1. W. G. *Ausgabe*, IV, p. 279. — Cf. *Der junge Gœthe*, I, p. 73.

cette connaissance de soi. Il ne s'est pas tout de suite miré dans les hommes et les choses qui l'entouraient. Ce n'est que peu à peu qu'il a pu, dans l'écheveau de sa jeunesse, démêler les innombrables fils. Là réside l'extrême intérêt de *Dichtung und Wahrheit*. Gœthe s'applique à faire de la psychologie rétrospective, ne se contentant pas de se souvenir et de retracer les événements qui se sont accomplis autour de lui, cherchant encore les rapports de cause à effet qui lient ces événements, et ensuite se plaçant, se situant au milieu, de manière à faire ressortir la part d'action qu'ils ont eue sur lui, et qu'il a eue sur eux.

On comprend ce qu'une pareille méthode, pour libre et poétique qu'elle paraisse, comporte de précision et de réalité. Encore ne faut-il pas s'attendre, lorsqu'on ouvre pour la première fois *Dichtung und Wahrheit*, à y trouver un rigoureux enchaînement de faits. Gœthe, pour scruter son état d'esprit pendant la période de Strasbourg, ne manie pas un pesant appareil de déductions. Il n'écrase pas cette jolie fleur entr'ouverte qu'est son âme de jeune homme, sous prétexte d'analyser les essences dont est fait son parfum. Il nous en montre simplement les différents aspects, et il semble que derrière sa narration abandonnée et parfois nonchalante, aucune

arrière-pensée ne se cache. C'est tout le contraire. Il nous suffira de lire entre les lignes, et les digressions mêmes du récit nous conduiront à Frédérique.

*
* *

Beau comme un ange, selon l'expression de Bettina von Arnim, Goethe arrive au printemps de l'année 1770 à Strasbourg, et il s'inscrit comme étudiant à l'Université.

Dès le début du livre X de *Dichtung und Wahrheit*, Goethe nous décrit la magnifique plaine d'Alsace telle qu'il la contemple du haut de la plate-forme de la cathédrale. Et tout de suite il se montre interrogeant l'horizon, et déjà le voilà qui rassemble par avance les bribes de la réponse souhaitée. Aucune femme encore n'occupe son cœur. Et pourtant, entre son cœur et cette plaine si vivante, si animée, une mystérieuse correspondance s'établit. Les premiers pressentiments s'éveillent. Quelque chose va se passer. Est-ce du bonheur, est-ce du malheur qui vient? Inconnue et innommée, Frédérique pénètre lentement, silencieusement dans le cœur de Goethe¹.

1. Cf. plus loin, au même l. X: « Nos désirs sont les pressentiments des facultés qui sont en nous, les précurseurs de ce que nous sommes capables de faire... nous aspirons à ce que nous possédons déjà sans le savoir. »

Gœthe avait rapporté de Leipzig une sensible inclination d'esprit pour les choses françaises. Parvenu en territoire français, mais mêlé à la jeunesse académique de Strasbourg, il épouse bientôt de celle-ci les enthousiasmes et les aversions. Il renonce à exprimer dans une langue étrangère des sentiments d'emprunt, et compose au mois de mai sa dernière poésie française¹. Chaque progrès de sa sincérité le rapproche de Frédérique. Élevé au milieu de détracteurs de l'architecture gothique, influencé par Oeser qui n'y voyait que fioritures et surcharges, il connaît son erreur devant la masse imposante et harmonieuse de la cathédrale. Et, du coup, ce n'est pas seulement l'absurdité de son préjugé qui lui saute aux yeux, c'est aussi la gloire que le chef-d'œuvre fait rejaillir sur son pays et sur sa race, car c'est un maître au nom allemand qui la construisit, cette cathédrale, sur une ancienne terre allemande. Ainsi Gœthe se défrancise, et son germanisme s'accroît d'autant. Plus tard, son « schéma biographique » portera, pour l'année 1770, cette note : « Deutschheit emergierend² ». Il s'initie au vrai génie de sa race, comme il découvrira bientôt la vraie femme allemande en Frédérique. L'énorme cathédrale, surgissant devant ses vingt ans,

1. *Dichtung und Wahrheit*, I. X.

2. Gœdeke. *Grundrisse*, II, p. 878.

obstrue et relègue à des plans lointains l'influence française et les factices théories d'art de Leipzig. Et si l'on était tenté de croire que Gœthe a exagéré le contraste dans *Dichtung und Wahrheit*, on n'aurait qu'à se reporter à l'ardent opuscule qu'il dédiait en 1773 à Erwin von Steinbach, on y verrait mieux démontrées cette libération et cette initiation¹.

Quittant la cathédrale, sans transition, car ce n'en est pas une que de dire que l'oreille, en Alsace, fait songer chaque jour à la danse, comme l'œil fait songer à la cathédrale, Gœthe en arrive aux leçons de danse qu'il prenait à Strasbourg, et au fameux épisode de Lucinde. Lucinde, fille du maître de danse, une vive et jolie Française éprise de Gœthe, ayant découvert une rivale en sa propre sœur, prend la tête du bien-aimé entre ses mains, et l'embrassant passionnément sur la bouche, jette ce cri farouche : « Malheur à celle qui la première baisera ces lèvres après moi ! » Sur ce baiser et cette malédiction, le IX^e livre se termine. L'épisode de Lucinde est généralement considéré comme de pure invention. Ne devine-t-on pas l'intention de Gœthe ? La passion emportée de Lucinde, la jolie Française, n'est là dépeinte que pour contraster, pour faire ressortir davantage le suave amour de

1. *Der junge Gœthe*, II, p. 204.

Frédérique, la tendre Alsacienne. Surtout, la malédiction de Lucinde évoque immédiatement devant nous la femme appelée à en être la victime. Avant même de nous montrer Frédérique, Goethe nous laisse pressentir son sort infortuné, en introduisant dans son récit, plus fort que l'homme qui propose et ne dispose pas, l'élément de la fatalité.

Le X^e livre, le livre essentiel où Frédérique enfin apparaîtra, est d'une composition particulièrement suggestive. Dès le début, Goethe fait cette profession de foi sur laquelle nous reviendrons, car elle est fondamentale : « La poésie de circonstance, le premier et le plus vrai de tous les genres de poésie.... » Et après avoir montré comment l'existence dénuée d'occupation et d'animation des poètes contemporains, de Klopstock et de Gleim en particulier, aboutit à un rétrécissement de leur esprit, Goethe formule cette conclusion, qui est comme le commentaire du début et la définition de ce qu'il entend par action bienfaisante des circonstances sur la poésie ou plutôt sur le poète : « [Par là nous avons appris] que l'homme le plus excellent ne vit aussi que du jour, et qu'il est réduit à un pauvre régime, quand il se replie trop sur lui-même et néglige de puiser dans le riche trésor du monde extérieur, qui peut seul nourrir sa croissance, et en même temps lui en faire connaître la mesure. »

Sa croissance ! Tout Gœthe est dans ce mot. Il se sert des êtres et des choses comme d'échelons pour monter toujours plus haut, respirer un air plus vif, dominer plus d'espace, éluder plus de barrières. Il ne sait pas s'arrêter. Il brûle d'une fièvre inextinguible, d'une fièvre de croissance qui l'exalte au plus haut degré. Le 28 novembre 1771, il écrit à Salzmann : « Mon élan est si violent, que je peux rarement me contraindre à reprendre haleine ¹. » Quelque temps plus tard, prononçant l'éloge de Shakespeare, il rappelle qu'il dut à ce génie d'avoir senti son existence « élargie à l'infini ² ». Au mois de février 1775, amoureux de la charmante Lili, il aspire néanmoins à prendre du large, et il a la nostalgie de « son cher vaste monde ³ ». Toujours nous retrouvons en lui ce « *nissus vorwärts* » dont il parlait à Salzmann. Hermann Grimm, comparant quelque part les amours de Gœthe, montre, ingénieux, comme l'horizon s'élargit progressivement, qui les encadre. C'est d'abord à Leipzig, autour d'Annette, le simple décor d'une salle d'auberge. Avec Frédérique, c'est un village, et les beaux lointains de l'Alsace. Wetzlar, c'est déjà une ville, ouverte sur l'admirable campagne de Thuringe. Lili

1. *Der junge Gœthe*, I, p. 301.

2. *Ibid.*, II, p. 40.

3. *Ibid.*, III, p. 64.

enfin nous apparaît dans un cadre de grande ville, de parcs somptueux, de salons étincelants de lumière, de bals masqués et de fêtes vénitiennes, dans une cohue de personnages élégants et riches¹.

Le mot « croissance », tel qu'il vient au bout de la plume de Gœthe, a maintenant un sens pour nous. Gœthe ne se laissera pas seulement enchanter par Frédérique, il se servira d'elle, il l'utilisera, elle contribuera au développement de ses facultés poétiques. Mais un autre nom est d'abord prononcé : celui de Herder. Nous devons étudier rapidement la nature de cette influence, pour mieux comprendre ensuite celle de Frédérique.

Herder, le divin Herder, dont ses contemporains disaient, extasiés, qu'il avait le front de Platon, et que de ses lèvres en fleur les mots s'envolaient comme de douces abeilles, Herder achève d'arracher en Gœthe les anciennes influences qu'il juge pernicieuses. Il lui ouvre, selon son propre aveu, chaque jour, chaque heure, des perspectives nouvelles. Il lui inculque le goût du simple et du profond, l'effroi de tout ce qui est apparence et ostentation. Il sape par la base son admiration pour le raffiné Ovide. Par contre il l'invite à s'appliquer au texte même

1. H. Grimm, *Gœthe* (Vorlesungen) I, p. 258.

d'Homère, que Gœthe ne connaissait que par une traduction illustrée à la française. Jour exquis que celui où Gœthe se rapproche d'Homère ! Surtout, Herder lui prouve l'universalité du don poétique, et l'éloigne d'y voir le privilège de quelques hommes cultivés, il le pousse à chercher ce don dans les couches profondes du peuple, et du peuple alsacien en particulier, à en surprendre les manifestations sur les lèvres, ou plutôt, pour répéter l'expression même qu'emploie Gœthe dans une de ses lettres à Herder, à la gorge des vieilles mamans¹. Gœthe offrira à Frédérique un recueil de chansons anciennes². Ses propres compositions perdront peu à peu le ton anacréontique, la facture purement élégante de Leipzig pour se rythmer à la manière du « Volkslied ». Mais les critiques et les conseils de Herder auraient-ils suffi à pousser Gœthe dans cette voie ? Ne fallait-il pas l'intervention, l'impulsion de Frédérique pour animer et vivifier les théories de Herder ? Oui, évidemment : cela ressort, peut-on presque dire, de l'ordonnance même du récit. Gœthe s'étend longuement sur Herder, avant de nommer Frédérique. Il semblerait donc qu'il eût rencontré Herder d'abord. Or, c'est le contraire qui est exact, ainsi que le

1. *Der junge Gœthe*, I, p. 297.

2. Schöll, *Briefe und Aufsätze*, p. 123-130.

prouve G. von Lœper ¹. Herder se trouvait encore le 1^{er} septembre 1770 à la cour de Karlsruhe. Il n'arrive à Strasbourg que vers le 3 ou 4 du même mois, et, pendant un certain temps, ne fraye avec personne. Gœthe, de son côté, découvre Sessenheim dans la première quinzaine du mois suivant, puisque sa première lettre à Frédérique est datée de Strasbourg, du 15 octobre ². On peut donc supposer tout au plus une brève entrevue entre Gœthe et Herder, avant le début de l'idylle de Sessenheim. Si donc, n'ayant pas encore introduit Frédérique dans son récit, Gœthe s'étend aussi longuement sur ce qu'il doit à Herder, c'est qu'il veut marquer discrètement la place et le rôle de Frédérique. Il faudra que l'influence de celle-ci s'ajoute à celle de Herder et la complète, pour que Gœthe écrive ses premiers vers immortels. On peut même noter que c'est après le départ définitif de Herder, c'est-à-dire au commencement d'avril 1771, que Gœthe s'installe, à demeure presque, dans la famille Brion. Il semble donc y avoir, de Herder à Frédérique, cet « enchaînement intellectuel et génétique » ³ dont Gœthe parle au commencement du livre X, lorsqu'il rappelle le plaisir qu'il

1. *Dichtung und Wahrheit*, Edit. von Lœper, X, Rem. 331.

2. *Der junge Gœthe*, I, p. 245.

3. « *Geistige, genetische Verknüpfung* » (I, X).

éprouve à passer en revue l'origine et la date des biens d'un ordre élevé qu'il a acquis.

Car c'est un souci qui obsédera Gœthe toute sa vie, que celui de profiter d'autrui. Herder le traitait sans ménagement, ne lui épargnant ni les railleries, ni même, parfois, les invectives. Gœthe supportait ce qui lui était pourtant importun, parce que, pour citer ses propres expressions, il savait estimer à haut prix tout ce qui contribuait à son développement. Mais il se gardait bien d'accorder le réciproque à Herder, à qui notamment il cachait les conceptions de Gœtz et de Faust qui commençaient à se former en lui.

C'est là un des aspects essentiels de Gœthe. Il reçoit plus volontiers qu'il ne donne. Il acquiert, mais ne se dépense pas. Herder le disait même incapable d'un *vrai* enthousiasme. Et en effet, l'enthousiasme n'est-il pas, en quelque manière, un don de soi? Gœthe, toujours, se retient : ou, s'il s'est donné, il se reprend.

Après tant de préparatifs, Gœthe nous conduit enfin au « bien-aimé » Sessenheim. Mais au seuil du village, il nous arrête un instant encore sur une circonstance qui aurait particulièrement exalté son inclination amoureuse. Il s'agit de l'œuvre, fameuse alors, d'Olivier Goldsmith : *The Vicar of Wakefield*.

Gœthe, tout vibrant encore de l'enthousiasme que

la révélation du roman lui a fait ressentir, Gœthe se trouve soudain transporté « de ce monde imaginaire dans un monde réel tout semblable », car la famille du pasteur Brion rappelle étonnamment celle du *Vicar*. Or, il est prouvé que Gœthe ne connaissait pas le roman de Goldsmith, lorsqu'il fit sa première visite à Sessenheim, et que Herder ne le lui lut qu'au mois de novembre¹.

Pourquoi cette interversion de dates? L'intention symbolique de Gœthe est transparente. Il nous prépare aux événements qui vont se dérouler. L'un des personnages du roman anglais est un séducteur, qu'il serait excessif de comparer à Gœthe, et qui pourtant éveille en nous comme un pressentiment. Mais il y a, à cet artifice littéraire, une raison plus haute et plus significative : Gœthe veut nous initier délicatement aux détours secrets de son être poétique, nous amener peu à peu à voir Frédérique avec ses yeux à lui.

Chez Gœthe, pourrait-on dire, l'imagination n'a d'élan que dans la mesure où le réel la soutient. Tel le héros de la fable que ses forces abandonnaient, dès qu'il cessait de toucher la terre de ses pieds, Gœthe ne connaît l'échauffement de la création que s'il peut incarner son rêve. Il transpose dans la réalité ses

1. *Dichtung und Wahrheit*, Edit. Lœper, I. X. Rem. 377.

conceptions abstraites, et, ainsi seulement, leur donne des formes et des ailes. Comprend-on maintenant l'importance psychologique qu'a ce passage « d'un monde imaginaire dans un monde réel semblable », et pourquoi Göthe évoque à cette place le roman de Goldsmith? Ce qui l'enchantera, à Sessenheim, ce sera moins encore la poésie qu'il trouvera en Frédérique que celle qu'il y mettra, et dont il parera les gens et les choses de son entourage. Fragile parure! Après l'épisode de Lucinde, l'évocation du roman anglais est un imperceptible avertissement qu'il faudra s'appliquer à deviner, sous les transports d'amour, les signes précurseurs du renoncement.

Alors seulement, après tant de précautions, Göthe se décide à satisfaire notre impatience, à nous montrer Frédérique.

Nous ne nous sentons pas le courage des critiques allemands qui, depuis un siècle, innombrables, s'acharnent à défaire et à refaire l'immortel récit. Que le lecteur s'y reporte et goûte pleinement ces pages où le plus pur raffinement de mise en scène laisse pourtant une impression d'incomparable simplicité. Nous aurons d'ailleurs l'occasion, au chapitre II de cette étude, de constater que Göthe nous donne, d'une façon très détournée d'ailleurs, les moyens de découvrir, sous la Frédérique idéalisée, la véritable Frédérique.

Le livre X de *Dichtung und Wahrheit* se termine sur une allusion à la *Nouvelle Mélusine* que Gœthe aurait contée à Frédérique et à sa sœur, et qui aurait produit sur les jeunes filles une vive impression. La lettre que Gœthe écrit le 15 octobre 1770, touche un mot, en effet, de princesses de légende, aimantes et fidèles¹. Mais il est certain que le récit de Gœthe ne fut pas la *Nouvelle Mélusine*, au moins sous la forme qui nous a été transmise. D'abord, sous cette forme, l'histoire est, sinon immorale, du moins équivoque, et fait jouer à l'amant un rôle fâcheux : on ne conçoit pas de la part de Gœthe, si habile toujours, une telle maladresse. Ensuite, le passage précité de la lettre du 15 octobre serait incompréhensible, si on voulait le rapporter à la *Nouvelle Mélusine*. Enfin, il est constant que Gœthe écrivit ce conte seulement en 1807, le publia en 1817 dans le *Taschenbuch für Damen* de Cotta, pour l'insérer ensuite dans les *Wilhelm Meisters Wanderjahre*, où tout le monde le lut². Pourquoi donc Gœthe, après l'épisode de Lucinde, après les réflexions sur le roman de Goldsmith, orne-t-il encore la réalité au risque même de faire croire à un manque de tact? Résumons le conte en quelques mots, le sens n'en restera pas caché.

1. *Der junge Gœthe*. I, p. 246.

2. L. III, ch. vi.

Un voyageur d'esprit plutôt léger et une femme belle et sensible se rencontrent par hasard, ils s'aiment, ils se disent et se prouvent leur amour. Après quelques mois de bonheur, et non sans avoir connu l'inquiétude des premiers pressentiments, l'amant découvre qu'il s'est uni à une naine. Dans un élan de tendresse, il épouse aussi la condition de l'aimée. Mais bientôt la nostalgie de son premier état le hante et le tourmente : « J'avais un idéal de moi-même, dit-il, et m'apparaissais parfois en rêve comme un géant. » Alors il rompt le charme, il reprend sa taille d'autrefois, mais au prix de son amour.

Quel clair symbole ! Gœthe a pris connaissance de sa force et de sa taille, au moment où l'une pouvait être amoindrie et l'autre rapetissée. Cette comparaison lointaine nous donne la mesure de tout l'espace qui le sépare de l'humble Frédérique. Immédiatement, le livre X s'ouvre, où notre interprétation se confirme, et la pensée de Gœthe se précise.

En effet, lorsqu'il ne nous dépeint pas la grâce de Frédérique et la douceur de l'aimer, que nous dit Gœthe ? Il nous montre Herder « déchirant le rideau qui cachait à ses yeux la pauvreté de la littérature allemande », détruisant une à une ses admirations pour des écrivains surfaits. Puis, Gœthe, qui d'abord a « désespéré de ses forces », sent, sous l'influence

des circonstances, « se réveiller à l'improviste sa verve poétique depuis longtemps endormie ». Et ce n'est pas seulement la belle terre d'Alsace, à l'époque la plus charmante de l'année, qui le fait vibrer, le caractère idyllique de son séjour à Sessenheim, l'affection simple dont on l'entoure, — c'est surtout le pur et tendre amour de Frédérique. La source a jailli. Le ruisseau deviendra fleuve. Mais dans le ruisseau, déjà, le ciel se reflète. Gœthe se garde de préciser, littérairement parlant, ce qu'il doit à Frédérique. Il laisse au lecteur ce soin, et il le lui facilite par les réflexions critiques dont il encadre, à distance, et avec l'apparence de n'y vouloir pas toucher, la figure de l'aimée.

Nous avons déjà noté les premières tentatives de libération faites par Gœthe pour s'affranchir et de la langue française et de l'esprit français. Cette fois, il ne s'agit plus d'une tentative, mais d'une orientation définitive. Gœthe renonce tout à fait à notre langue pour se consacrer « avec plus de force » à l'allemande. Surtout, il secoue le joug de la littérature française, parce que, dit-il, « vieillie » et « aristocratique »¹, pour se livrer tout entier à l'influence du génie puissant et fougueux de Shakespeare. Ici, le contraste est aussi manifeste que voulu.

1. « Bejahrt » et « Vornehm ».

Gœthe oppose, d'une part, Voltaire, qu'il qualifie, comme la littérature, de « bejahrt », au jeune homme emporté, plein d'aspirations¹ qu'il était alors, et d'autre part le public « altklug » de France à cette révolution littéraire de l'Allemagne dont il était un des premiers témoins et même un des premiers artisans. Il attribue aux jouissances intellectuelles que lui procure soudain Shakespeare, cette double qualité d'être aussi *vraies* que *poétiques*². La vérité dans la poésie, la poésie dans la vérité, la fusion, la pénétration réciproque de l'art et de la nature : c'est la préoccupation capitale de Gœthe, c'est même, selon ses propres expressions, une passion, et une passion touchant presque à la folie³.

Quelque chose commence ici, quelque chose finit. Gœthe a pris devant le monde des idées et des faits une attitude nouvelle. Les théories de Herder ont détruit les dernières attaches qui l'enchaînaient à la stérile tradition. Mais que peut une théorie réduite à elle-même ? Comme Gœthe l'écrivait à Oeser, en 1768 : « Lehre thut viel, aber Aufmunterung thut alles⁴ ».

1. « Strebender Jüngling. »

2. « Ebenso wahr als dichterisch. »

3. « Die Natur in der Kunst zu sehen, ward bei mir zu einer Leidenschaft die... fast wie Wahnsinn erscheinen musste ». (*Dichtung und Wahrheit*, I. XIII.)

4. *Der junge Gœthe*, I, p. 36.

Shakespeare provoque en lui l'éveil à la fois et la conscience de son génie¹. Mais à côté du modèle littéraire, Frédérique est le modèle vivant et pourtant poétique. Elle permet à Göthe d'éprouver, en quelque sorte, sa sensibilité créatrice. Ceci fait, elle s'efface, son rôle est terminé. Göthe, conscient de sa mauvaise action, n'insiste pas sur la rupture. Il se contente de dire qu'il n'a pas gardé le souvenir de ces pénibles jours. A sa décharge il faut reconnaître que sa destinée, plus encore que sa volonté, l'a éloigné de Sessenheim. Le 14 octobre 1771, très peu de temps par conséquent après la séparation, Göthe, prononçant à Francfort l'éloge de Shakespeare, montre que l'axe de ses tragédies, c'est, nous traduisons littéralement, « ce point secret où le particulier de notre Moi et la prétendue liberté de notre Vouloir se confondent avec la marche nécessaire du Tout² ». Göthe quitte Frédérique, emporté par les mille forces mystérieuses et grandioses de son génie, auxquelles, loin de les pouvoir retenir, Frédérique elle-même a donné inconsciemment l'élan.

1. Cf. *Dichtung und Wahrheit*, I. XI : « Ein freudiges Bekennen, dass etwas höheres über mir schwebt... »

2. *Der junge Göthe*, II, p. 42.

CHAPITRE II

FRÉDÉRIQUE

A la fin de 1771, Goethe, ayant passé une soirée bien remplie avec Merck, écrit à Herder : « J'étais aussi heureux que je puis l'être de retrouver un homme, dans la société de qui les sentiments se déploient et la pensée se précise ¹ ».

C'est une des caractéristiques de Goethe que ce besoin d'excitations et de stimulants d'un ordre particulier. Il semble qu'il y ait en lui une force qui ne se dégage complètement que s'il peut la transmettre à un être humain, homme ou femme, chez qui ensuite il la retrouve et la reprend, décuplée. Son plus grand bonheur, il le répète souvent dans ses lettres, est de vivre avec les meilleurs de ses contemporains. Il écrit un jour à la comtesse Auguste de Stolberg

1. *Der junge Goethe*, I, p. 304.

cette phrase suggestive : « On sait qu'on existe, alors seulement qu'on se retrouve en d'autres que soi¹ ». A la même, au temps où douloureusement il se déprend de Lili, il se montre contemplant l'univers à travers les larmes les plus brûlantes de l'amour, et il ajoute : «... und mich alles seelenvoll umgab² ». Seelenvoll : mot charmant et intraduisible. On dirait des ondes immatérielles, d'impondérables fluides baignant l'âme de Goethe, baignant l'âme proche encore de Lili, allant de l'une à l'autre sans solution de continuité. L'éloignement ne nuit pas à l'intensité de la vibration, au contraire. Goethe, parlant de la correspondance qu'il échangeait avec Frédérique, dit que par ces entretiens à distance, toute sa flamme prenait une vie jusqu'alors inconnue³. Hermann Grimm rappelle quelque part cette tendance de Goethe à transmettre à la femme dont il est amoureux la force qui doit ensuite l'enchanter lui-même, et cite à ce propos un conte indien où la main d'une jeune fille touchant un arbre suffisait pour le faire fleurir⁴. Image jolie, qui explique bien ce qui se passe en Goethe chaque fois. Il y a là un phénomène psychologique des plus intéressants ; nous sommes en présence d'une

1. *Der junge Goethe*, III, p. 65.

2. *Ibid.*, p. 107.

3. *Dichtung und Wahrheit*, I. XI.

4. Hermann Grimm, *op. cit.* p. 298.

des lois naturelles qui régissent la pensée du poète dans son évolution. Mais pourquoi l'épisode de Sessenheim, qui n'est qu'un cas particulier, est-il sans aucun doute le plus curieux? Pourquoi Frédérique plutôt que Lotte, que Lili, que Mme de Stein, que tant d'autres...? C'est que, nous l'avons indiqué déjà dans notre premier chapitre, nous allons désormais y insister, Goethe est au principal tournant de sa vie. Avant Sessenheim, ou, si l'on veut, avant Strasbourg et Herder, Goethe n'est encore qu'un « Werdender ». A l'époque qui nous occupe, il devient lui-même, il prend conscience de son génie, chaque mot qui tombe de sa bouche ou de sa plume est un document. Qu'on parcoure la correspondance de Leipzig, on se rendra compte de l'esprit nouveau qui anime Goethe à Strasbourg. On ne peut pas dire, il est vrai, que la correspondance de Strasbourg ait déjà une haute portée philosophique ou révèle chez Goethe une vision très nette de son évolution d'esprit et de ses destinées. Il en fait lui-même la remarque, en 1828, dans une lettre à Willemer, lequel lui avait retourné des papiers provenant de la succession de Riese : « Freilich ist bei heiterem inneren Trieb und einem löblich geselligen Freisinn noch keine Spur von *woher?* und *wohin?* von *wo aus*, *wo ein?* » Mais il se hâte d'y reconnaître aussi « ein freieres

Umherblicken und Aufathmen, » qui ne caractérisait certainement pas la correspondance de Leipzig¹.

Aussi bien, celle-ci, avec d'incontestables qualités de vie et de mouvement, donne surtout une impression de puérilité et de vulgarité. Rien n'y est saillant, ni les événements, ni les hommes, ni les idées. Goethe y fait l'effet d'un jeune garçon qui ne sait que s'amuser ou s'ennuyer, et dont la vie est dénuée de tout intérêt. Traiter les gens d'imbéciles, demander aux dés de décider s'il ira au théâtre ou non, comparer Gottsched à un sac de plumes et sa femme à un hareng, se vanter de ne jamais manger de viandes grossières comme le bœuf, le veau et le mouton, mais seulement des poulets, des oies, des perdreaux, des truites, des brochets, des lièvres, des faisans, des huîtres, traiter son aubergiste de Principal, de Directeur, de Maître de Cour, comparer la vie saxonne à du tabac trop fort, etc., tel est le ton. Aucune idée générale ou particulière, sauf peut-être dans quelques lettres adressées (et encore est-ce de Francfort) à Frédérique Oeser, ou à son père, artiste doublé d'un professeur, celui-ci meilleur que celui-là. Quant à l'action de Behrisch, le précepteur du jeune comte de Lindenau, elle semble se résumer dans l'organisation de parties joyeuses dont des femmes peu farouches constituent

1. Jahn, *Allgemeine Deutsche Monatschrift*, 1854, p. 6.

le principal agrément. Ce qui l'emporte, pour tout dire, chez Gœthe, et il le reconnaît, c'est la légèreté ¹. Son sentiment enfin pour Kätchen est moins un amour qu'une amourette, et sa jalousie un bouleversement de l'âme qu'un grincement de dents. C'est son sang plutôt que son cœur qui a la fièvre ². Et lorsqu'il met Behrisch au courant, c'est en français qu'il s'exprime : sa peine peut se plier aux contraintes d'une grammaire étrangère. Kätchen, d'ailleurs, ne lui inspire aucune poésie digne de ce nom, et c'est là, nous le comprendrons mieux au chapitre suivant, un singulier criterium. Enfin, quand Kätchen, lassée, renonce elle-même à Gœthe, il ne reste plus entre elle et lui qu'une franche amitié, qui s'éteint lentement, sans qu'on sache dire à quel instant précis, telle la vibration d'une note qui meurt dans l'air calme. Le 23 janvier 1770, Gœthe peut écrire, à Kätchen : « J'ai un intérieur, j'ai de l'argent. Cœur, que désires-tu ? Une femme ³ ».

Quelques mois plus tard, le cœur de Gœthe avait Frédérique.

Quelle femme fut donc cette Frédérique ? Par quel charme a-t-elle d'abord séduit Gœthe ? Dans quelle

1. *Der junge Gœthe*, I, p. 54.

2. *Ibid.*, p. 42.

3. *Ibid.*, p. 74.

mesure l'a-t-il idéalisée? Comment, sous cette idéalisation même, pouvons-nous retrouver quelques traits de réalisme, bien que Göthe, avec la délicatesse la plus fine, et l'art le plus discret, les voile et les dissimule? C'est ce qu'il nous faut étudier maintenant.

Göthe avait écrit en 1769 à Frédérique Oeser : « Qu'est-ce que la beauté? Ce n'est ni le jour ni la nuit. Crépuscule : un mélange naissant de vérité et d'in vraisemblance¹. » Tel est l'idéal subtil, sans mysticisme pourtant, dont il cherche la réalisation, au moment où il rencontre Frédérique. Ses yeux s'offusquent d'une lumière violente, et son esprit d'une vertu surhumaine. Il goûte davantage les heures où la lumière s'adoucit et se voile, et les âmes qui n'ont d'autre éclat que celui de leur innocence et de leur simplicité. A la même Frédérique Oeser, il écrit le 14 octobre 1770, c'est-à-dire quelques jours, peut-être quelques heures seulement après son retour de Sessenheim, ces lignes si importantes pour l'intelligence du cœur de Göthe : « J'ai passé quelques jours à la campagne chez de très agréables gens. La société des aimables filles de la maison, la belle contrée et le ciel le plus riant éveillèrent en mon cœur chacune des sensations qui y sommeillaient, chaque souvenir

1. *Der junge Göthe*, I, p. 53.

de tout ce que j'aime : si bien qu'à peine rentré, je suis déjà assis ici et vous écris. Et par là vous pouvez voir comme on peut oublier ses amis quand on se trouve bien ¹. » Et Goethe ajoute que le bonheur ne pousse à l'oubli que quand il est bruyant et doit traîner plus tard une queue de regrets : « Mais lorsqu'on est pleinement conscient, et qu'on se recueille et qu'on goûte les pures joies de l'amour et de l'amitié, alors, grâce à une sympathie spéciale, chaque amitié interrompue, chaque tendresse à demi négligée est ravivée tout d'un coup ».

Aube charmante de l'amour. Les passions incohérentes et superficielles de Leipzig n'agitent plus le cœur de Goethe. Aucune souffrance. Goethe se recueille. Il regarde au fond de lui, et il trouve seulement du silence, une grande paix, une joie suave, un flot calme de tendresse qui déborde. Il regarde autour de lui, et il voit la belle campagne d'Alsace et le ciel qui lui sourient. Il communique avec l'espace et avec le temps. Il aime l'Univers, puisqu'il aime une créature. L'heure présente s'élargit jusqu'à contenir tout le passé.

Comment dépeindre Frédérique, sinon en rassemblant, avec une inévitable maladresse, les traits épars que Goethe lui a consacrés? Grande, mince, naïve et

1. *Der junge Goethe*, I, p. 245.

réfléchie, passant soudain de l'enjouement à la mélancolie, mais d'un enjouement qui garde de la sérénité à une mélancolie qui ne dure que ce que durent les ombres projetées par les nuages interceptant le soleil : Marguerite, de Faust. Elle aime à baigner de lumière son front limpide, à laisser tomber librement ses lourds cheveux d'or. Dans ses yeux rit une gaieté bleue, son nez se retrousse, d'une bravoure ingénue. Impétueuse dans son amour du plaisir, elle y est aussi mesurée, et un divertissement de société ne la satisfait qu'autant qu'il est ordonné, que tous en reçoivent et y prennent une part égale. En promenade, elle va de l'un à l'autre, anime les conversations, gronde ceux qui se taisent, ramène ceux qui s'isolent : « ein belebender Geist » d'un attrait irrésistible. Le grand air est l'élément qui lui convient, où elle se meut avec le plus d'aisance, gravissant les sentiers sans qu'effort paraisse, courant par bords si légèrement, si gracieusement que Gœthe compare ses mouvements à ceux d'un chevreuil.

Et puis Gœthe nous vante encore la transparence d'âme de l'aimée, les qualités objectives de son esprit, que le sommeil des choses, dans la campagne illuminée par la lune, ne touche même pas, la clarté de ses conversations, le parfait équilibre de ses conceptions, le charmant mélange de sa sagesse et de

sa naïveté, son cœur sensible sous des apparences sereines, il place son visage devant un fond de branches qui se balancent, de ruisseaux qui courent, de prés dont toutes les fleurs se penchent sous la brise, devant un libre et vaste horizon....

Il est évident que la jeune fille que Gœthe nous dépeint là est une Frédérique idéalisée, soit qu'il ait voulu la montrer telle qu'il l'avait vue, au temps où, pour parler comme Eckermann, « le vertige des plus douces sensations le berçait¹ », soit qu'en mettant tout son art à la faire plus charmante, il ait cherché, en manière d'expiation, à accentuer sa culpabilité.

Nous ne possédons pour ainsi dire aucun témoignage contemporain nous permettant de comparer la Frédérique de la légende à la Frédérique réelle : à peine quelques propos transmis, et plus ou moins déformés, de bouche en bouche. Nous ne citerons que pour mémoire cette étrange famille de critiques, dont Froitzheim est le plus connu, qui affirment que le sentiment de Frédérique pour Gœthe ne fut pas purement platonique, et qu'un enfant résulta de leurs relations. Est-il besoin d'ajouter que l'opinion catholique se distingua en Allemagne par son âpreté cha-

1. *Eckermann's Gespräche mit Gœthe*, II, p. 93.

ritable à accuser la fille du pasteur Brion? Nous avons personnellement étudié la question de près, et bien que Gœthe fût, certes, sujet à caution, nous n'avons jamais rencontré de document ou de raisonnement qui fût de nature à modifier ou même à ébranler notre foi en la pureté de Frédérique. Ce n'est pas sa tentative que nous reprochons à Froitzheim (toute vérité est bonne à proclamer, et cette vérité-là n'aurait rien eu d'infamant pour Frédérique), c'est d'avoir appuyé une conclusion aussi audacieuse sur une argumentation aussi indigente¹.

Ceci dit, interrogeons Gœthe, selon notre méthode habituelle. Les textes, bien scrutés, nous renseigneront.

Les comptes rendus critiques publiés par Gœthe « *in die Frankfurter gelehrten Anzeigen* », en 1772, renferment une page suggestive, écrite à propos d'un recueil de poésies qui venait de paraître, et dont l'auteur était un juif polonais. Après s'être plaint de la vulgarité de l'œuvre, Gœthe invoque le Génie de la Patrie et lui demande de faire surgir un jeune homme plein de force et d'entrain, dont le cœur sensible se laisserait prendre par « la Belle, l'Espiègle, la Rieuse », mais qui se dégagerait fièrement dès que,

1. *Friederike von Sessenheim, nach geschichtlichen Quellen*, von Dr J. Froitzheim (1893).

se réveillant de son rêve poétique¹, il s'apercevrait que sa déesse est seulement belle, seulement espiègle, seulement rieuse².

Peut-être, en écrivant ces lignes, Goethe pensait-il à Lotte autant qu'à Frédérique : elles n'en correspondent pas moins, d'une façon manifeste, à un passage d'une lettre que Goethe écrivit à Salzmann, la veille de son départ de Sessenheim, où il lui dit qu'il est « trop éveillé pour ne pas sentir qu'il cherche à saisir des ombres³ ». L'exaltation poétique tombée, Frédérique dut apparaître à Goethe « nur schön, nur witzig, nur munter ».

Et en effet, au témoignage même de Goethe, Frédérique a peu lu, elle a grandi et s'est formée « en jouissant gaiement et innocemment de la vie ». Il lui manque donc une culture générale. On conçoit à quel degré Goethe, jeune, ambitieux, plein de projets, d'une curiosité littéraire si intense, devait souffrir d'une telle lacune chez son amie. Pendant qu'il conte la *Nouvelle Mélusine*, Frédérique échange avec sa sœur des regards significatifs et manifeste une surprise vive et amusée. Goethe en reste tout décontenancé. Weyland lui donne ensuite le mot de l'énigme.

1. « Aus dem dichtenden Traum erwachend ».

2. *Der junge Goethe*, II, p. 442.

3. « Ich bin zu sehr wachend, als dass ich nicht fühlen sollte, dass ich nach Schatten greife. » *Der junge Goethe*, I, p. 254.

Frédérique et sa sœur ont cherché dans le récit des personnalités, elles ont cru y retrouver l'image d'un couple du voisinage, « le mari grand, robuste et pesant, la femme si mignonne et si délicate qu'il pourrait la porter sur la main ». Ces réflexions sont à coup sûr un arrangement de Göthe, puisque, nous l'avons vu au chapitre précédent, il n'a pas conté la *Nouvelle Mélusine* à Frédérique. Mais n'est-ce pas une manière discrète de relever cet esprit mesquin, cette incapacité de généralisation, cette impuissance à dégager le sens profond des choses, qui caractérisent d'ordinaire les gens habitant la campagne? Si l'aspect mi-rustique, mi-citadin de Frédérique exerce au premier abord une telle séduction sur Göthe, celui-ci remarque néanmoins plus d'une fois qu'elle est « sur la limite entre la paysanne et la demoiselle », et sans doute plus près encore de la paysanne que de la demoiselle. Ainsi, quand elle est au piano, elle joue « avec quelque facilité » et « de la façon qu'on joue d'ordinaire à la campagne », ce qui n'est pas précisément une louange. Pour comble, le piano est faux : Göthe, poliment, accuse la négligence du maître d'école, qui fait à temps perdu fonctions d'accordeur. Comment ne pas sentir que le reproche vise aussi Frédérique et son oreille peu exigeante? Frédérique essaie ensuite de chanter un lied,

un lied tendre et mélancolique, mais elle n'y réussit pas. De petites chansons suisses et alsaciennes, *sans accompagnement*, en plein air, sont mieux dans ses moyens. Le plein air lui sied, elle n'est vraiment à son avantage qu'au jardin ou à la campagne, où elle possède toute la liberté de ses mouvements. N'est-ce pas insinuer tout ce qui lui manque dans un intérieur, dans un salon? Goethe remarque quelque part que l'entourage des êtres que nous aimons signifie peu de chose, mais que « le cœur demande que ce soit l'entourage convenable, naturel, accoutumé¹ ». Ceci nous amène à mentionner le séjour de Frédérique à Strasbourg, et à rechercher l'arrière-pensée qui a guidé Goethe dans son récit.

Tout d'abord, il n'est pas certain que cette visite ait eu lieu. Sans doute la famille Brion était apparentée à Strasbourg, Frédérique y avait notamment deux cousines de son âge, Suzanne-Dorothée et Marguerite-Élisabeth Schœll, et il n'y aurait rien eu d'étonnant à ce que les Schœll invitassent les Brion. Mais en supposant un séjour prolongé de Frédérique à Strasbourg en 1771, peut-on admettre que Salzmann, le camarade, le confident le plus intime de Goethe, ne l'ait pas connue, que Goethe ne l'ait pas

1. *Dichtung und Wahrheit*, I. XI.

présenté à son amie? Or, c'est un fait : il résulte de plusieurs lettres du poète Lenz que Salzmann, au mois de juin 1772, ne connaissait pas Frédérique¹. Écartons cet argument : nous nous heurtons à une évidente interversion de dates. Gœthe place la visite en plein été, au mois de juin. Or, c'est en hiver qu'une ville offre à des campagnards le plus d'agréments. De plus, les lettres écrites de Sessenheim, à l'époque indiquée, par Gœthe, témoignent d'un état d'esprit et chez celui-ci et chez Frédérique qui excluait tout projet de partie de plaisir. Enfin, il est peu vraisemblable que la sœur de Frédérique, Salomé (que Gœthe nomme Olivia dans *Dichtung und Wahrheit*) ait été si malheureuse, si embarrassée dans sa propre famille, chez sa tante, près de cousines auxquelles elle était liée depuis longtemps par les liens non seulement de la parenté la plus étroite, mais de l'amitié la plus vive. On peut s'expliquer cet embarras par les réunions hivernales, bals et concerts, où Salomé et Frédérique furent entraînées, et où elles se sentirent dépayssées.

Quoiqu'il en soit, que le récit soit purement imaginaire ou qu'il s'agisse d'une simple interversion de

1. Nous avons puisé, pour toute cette question du séjour de Frédérique à Strasbourg, dans la brochure de M. Gustave Müller : « *Urkundliche Forschungen zu Gœthes Sessenheimer Idylle* » (Strasbourg).

dates, l'intention de Goethe n'est pas douteuse. En plaçant Frédérique dans un milieu mondain, il lui fait perdre une partie de ses avantages. Certes, en habile homme, il insiste surtout sur l'inaptitude de Salomé à s'adapter à la société qui l'entoure, il loue même Frédérique d'avoir su « modeler instinctivement la situation sur elle » et garder toute sa simplicité. Mais il observe que « ce milieu ne lui convenait pas non plus », et que parmi les autres femmes, habillées selon les modes nouvelles, les modes françaises, Olivia et Frédérique portaient en somme « des habits de servantes ». Si l'on se rappelle l'application que Goethe mettait à se corriger lui-même de certains petits défauts d'éducation mondaine, de certaines « petites irrégularités », comme il le dit lui-même¹, à se prêter aux exigences de la société, à se régler sur elle au point de souffrir pour elle les contraintes les plus désagréables du monde et de s'imposer mille expédients et artifices de toilette, on comprendra ce que la gêne et le malaise des deux sœurs devaient avoir de pénible pour l'amour-propre de leur orgueilleux cavalier. « Enfin je les vis partir, écrit Goethe, et ce fut comme un poids de moins sur mon cœur². »

1. « Manche kleine Unregelmässigkeit » (*Dichtung und Wahrheit*, I. IX).

2. *Ibid.*, I. XI.

Dès lors, prenant le lecteur sur cette impression, Gæthe le conduit très vite au dénouement. Faut-il juger l'attitude de Gæthe? A quoi bon? et de quel droit? Le bien, pour l'homme, selon sa propre définition, est ce qui se trouve à sa mesure. Gæthe a appris par Frédérique à connaître ce pour quoi il était fait. Et il n'était pas fait pour Frédérique. Mais Frédérique était faite pour lui. Il l'a découverte comme le garçon de sa chanson découvre la petite rose dans la bruyère. Tout de suite, la jolie fleur le ravit! Elle était si jeune, et belle comme l'aurore! Mais si fragile aussi : et lorsque, impétueux, impitoyable, le gamin la brise, elle se défend en le piquant, et en le piquant elle crie sa peine. Mais ni piquûre ni plainte ne servent de rien! La petite rose doit mourir, en blessant à jamais le meurtrier.

L'histoire de la rose des bruyères, c'est celle de Frédérique. Le poète chante la fleur jolie, il conte le triste sort qui l'a brisée. Pourquoi ce meurtre? Ce meurtre n'est-il pas injuste? Le poète ne juge pas. Il ne disserte pas. Il n'accuse, ni n'absout. Il montre la vie, simplement, telle qu'elle est, avec son éternel mélange de bon et de mauvais, d'ombre et de lumière, de joie et de tristesse.

Mais la fleur a fait au ravisseur une blessure que rien ne fermera complètement. L'expiation durera au

delà du pardon, et nous la sentirons à travers les sou-
pirs même du vieillard :

Röslein sprach : ich steche dich
Dass du ewig denkst an mich ¹.

1. *Der junge Goethe*, I, p. 275.

CHAPITRE III

LES RÉSULTATS

Gœthe ayant supposé dans cet article des « Frankfurter gelehrten Anzeigen » que nous avons déjà cité plus haut, un jeune homme vibrant, doué et sincère, épris d'une jeune fille toute de grâce et de vertu, conclut que « la vérité sera dans ses lieds, la vérité et la beauté vivante, et non les idéals bariolés et ampoulés, tels qu'ils flottent et tournoient dans cent chansons allemandes¹ ».

Comment l'amour de Frédérique provoque et marque dans l'œuvre de Gœthe les premières apparitions de vérité et de beauté, sa conversion de l'anacréontisme au Volkslied, c'est-à-dire de l'artifice à la nature, de l'imitation à l'originalité, des procédés d'école aux essors spontanés : c'est ce que nous allons d'abord étudier.

1. *Der junge Gœthe*, II, p. 442.

Nous avons constaté précédemment que Gœthe, libéré de l'influence de Herder, riche de tout ce qu'il lui avait emprunté, s'était en quelque sorte tourné vers Frédérique. Il y a dans *Dichtung und Wahrheit* un passage où Gœthe semble souligner cette transition du monde des idées au monde de la nature. Lorsque Herder lit à haute voix le « Vicar of Wakefield », il en arrive, par la force de son sens critique, à perdre la jouissance même de l'œuvre : il n'en considère que le fond et la forme, alors que Gœthe, « pour qui tout est vivant, vrai, présent », se laisse dominer par le sujet¹.

Nous voyons poindre ici cette conception d'un art qui ne saurait s'écarter de la nature, ni chercher des moyens qui ne seraient point d'elle, et d'une nature qui comprendrait par définition tous les éléments de l'art. Gœthe, dès lors, s'applique, on dirait, à mériter pour lui-même la définition qu'il donnera de Lecain, il veut être comme lui « du petit nombre de ceux qui savent transformer complètement l'art en nature et la nature en art² ». L'épisode de Sessenheim coïncidant presque avec la lecture du roman de Goldsmith, Gœthe ressent, dans cet instant unique, des impressions vraiment fortes, et dont il est difficile de dire

1. L. X.

2. *Dichtung und Wahrheit*, I. XI.

qu'elles doivent plus à la nature qu'à l'art, ou à l'art qu'à la nature. Par un phénomène de transposition, il confond Frédérique et sa famille avec les personnages du roman. Il aperçoit donc la réalité à travers le voile de la fiction. Et, réciproquement, l'exactitude du roman lui est d'autant plus évidente qu'il la peut vérifier à côté de lui, en pleine vie réelle. Aux confins des deux mondes poétique et réel, Frédérique éclaire à ses yeux les rapports de l'un et de l'autre.

Elle lui rend un autre service, elle lui inspire ses premiers vers de circonstance : et l'on sait l'importance qu'il attribuera plus tard à ce genre de poésie, qu'il appellera « le premier et le plus vrai ».

On objectera qu'avant Strasbourg, dès Leipzig, Goethe écrit des poésies que lui dictent le moment et l'occasion. Mais entre la poésie de circonstance et la poésie d'occasion, il y a une différence capitale ¹. Les pointes et les rimes d'un Voiture n'ont aucune analogie avec les élans lyriques d'un Victor Hugo. Chez l'un, le développement reste menu comme le sujet même qui l'a provoqué. Chez l'autre, il dépasse et déborde la circonstance d'où il est né. Ainsi, des deux Goethe, celui de Leipzig s'amuse, celui de Strasbourg vibre. Qui donc a dit que « tout langage

1. F. Brunetière, *L'évolution de la poésie lyrique en France*, I, p. 245.

passionné devient musical »? La jeune passion de Gœthe, où rien d'artificiel n'entre, lui dicte les premières poésies portant la marque du « Volkslied » et le rappelant par l'allure chantante du rythme, le goût des assonances, l'accouplement des expressions qui se répondent et où se dessinent les premiers éléments du refrain. Gœthe compose même la plupart de ses poésies d'alors en vue de les adapter aux mélodies populaires que chante Frédérique : et porté par son amour non moins que par l'instinct de son génie, il attrape le ton du « Volkslied ». Qu'est-ce en effet qui caractérise aux yeux de Herder un « Volkslied » digne de ce nom? Il faut que tout, les mots, les idées, les images, s'y enchaîne naturellement, y coule de source, que le rythme y soit sensible et aisé, l'expression précise et ferme, sans rien d'abstrait, le style imagé, le sentiment profond et passionné, l'allure souple et rapide.

Parcourons le *Leipziger Liederbuch*. Nous apercevrons mieux ensuite les progrès accomplis par Gœthe sous l'empire de sa féconde passion.

Gœthe, à Leipzig, a une amourette : Käthchen Schoenkopf. Mais c'est de sa tête, et non de son cœur, que sortent les vers qu'il consacre aux aventures galantes qu'il ne se prive pas de chercher loin de son amie. Le jeu des vers lui paraît aussi facile que le jeu

de l'amour, il se plaît à l'un et à l'autre également sans jamais rien livrer de lui-même. Il chante le plaisir et le désir en des strophes si osées que l'honnête Porchat les écarte de sa traduction. Peu importe la vertu ! Le privilège de l'homme est d'ajouter à la volupté, que tous les animaux éprouvent, le raffinement dont l'homme seul est capable¹. Il célèbre la nuit sur un ton conventionnel qui contraste étrangement avec les pittoresques descriptions que nous admirerons bientôt. Les « zéphyrs » entrent en scène, c'est eux qui annoncent la course de la lune². Mais une belle nuit d'été dans les bois, qu'est-ce en comparaison d'une nuit amoureuse ? La jouissance des sens prime toutes les autres³. Il est vrai qu'elle est vaine, et s'enfuit trop rapidement⁴. Mais le remède est de passer d'une jouissance à l'autre, et de prolonger le plaisir en le répétant. « Les baisers sont si doux sur le sein de la seconde, qu'à peine les valaient ceux donnés à la première⁵. »

Il va de soi que Goethe recourt à tout l'arsenal mythologique où avaient puisé Gleim, Weisse, Uz. Il fait intervenir Endymion, Bacchus, Minos. Lorsque

1. *Der junge Goethe*, I, p. 95.

2. *Ibid.*, p. 97.

3. *Ibid.*, p. 97.

4. *Ibid.*, p. 99.

5. *Ibid.*, p. 104.

le soleil se lève, c'est Phébus qui paraît. Gœthe pousse des pointes d'esprit à Vénus : «... c'est un second bonheur que le souvenir d'un bonheur¹ ». Et sur le tombeau d'Amour, il dépose des vers, imités du français, dont on ferait décemment l'épigraphe d'un tableau de Bouguereau. Le dessin est élégant, mais il y manque cet élément dont l'art ne peut se passer : la sincérité².

La plupart des critiques vantent la perfection de forme du « Leipziger Liederbuch ». Certains même regrettent, à ce point de vue spécial, l'infériorité des « Friederiken Lieder », alléguant que si les « Gelegenheitsstücke » ont le mérite de la sincérité, ils ont aussi le désavantage de la spontanéité. Ce n'est pas notre avis. Les poésies de Leipzig nous semblent trop souvent obscures, maniérées, surchargées de traits qui entravent l'essor de la pensée. Le rythme présente des coupures désagréables. Les rimes s'accouplent péniblement. Les antithèses se juxtaposent sans s'opposer.

Pour tout dire, la langue de Gœthe n'a pas cette douceur, cette profondeur, cette clarté, cette plénitude et cette rondeur de jet qui la caractériseront bientôt. L'inspiration, qui pourrait suppléer à l'inexpérience, n'est pas née. Elle naîtra par la grâce de Frédérique.

1. *Der junge Gœthe*, I, p. 111.

2. *Ibid.*, p. 103.

L'origine des pensées que l'on réunit ordinairement comme consacrées par Goethe à Frédérique est incertaine. En effet, c'est un jeune étudiant de dix-neuf ans, Henri Kruse, qui les recueillit en 1835 à Niederbronn, près de Sophie Brion, sœur de Frédérique, vingt-deux ans après la mort de celle-ci. Kruse ne songea pas à se poser les nombreuses questions qui laissent les critiques d'aujourd'hui en suspens. Les manuscrits qui lui furent montrés étaient-ils de la main de Goethe? de Frédérique? de Lenz, le poète qui, après Goethe, aima Frédérique? ou tout simplement de Sophie? Les critiques n'arrivent pas à s'accorder, et il nous semble impossible dans quelques cas de saisir une certitude. Aussi bien convient-il de réfléchir que Goethe n'a pu atteindre d'un coup la perfection, qu'il n'a pas suffi qu'il passât de Leipzig à Strasbourg et de Kâthchen à Frédérique pour devenir maître de sa pensée et de sa forme. Il est précisément instructif de relever chaque étape de son progrès.

Les poésies d'origine douteuse, à notre avis, portent les numéros 1, 3, 4 et 5 dans le classement de Henri Kruse. Qu'elles émanent de Lenz, ou soient du mauvais Goethe, elles n'en font que mieux ressortir les qualités nouvelles des vers dont Goethe est incontestablement l'auteur.

La première ¹ est consacrée au sommeil de Frédéric. Le développement sent l'effort : le remplissage et les chevilles y suppléent au manque de souffle. La première strophe nous fait entendre le chant des oiseaux. La seconde note au contraire le silence du rossignol. Il y a là une contradiction. Les exclamations, les interrogations se succèdent, ne suffisant pas à sauver le vers de la platitude, ni à lui donner des ailes. Les rimes se cherchent péniblement. Enfin toute la pièce est d'un rythme haché, martelé, qui trahit soit Lenz, soit un Goethe maladroit encore.

La poésie 3 est banale ². On y relève des expressions prosaïques et lourdes, notamment une répétition peu habituelle à Goethe de l'adverbe « ziemlich ».

La poésie 4 abonde en défauts de toute sorte, souvent relevés par la critique ³ : impropriété des images, emploi d'apostrophes abstraites, exagération de sentiments poussée jusqu'à l'emphase, abus de mots violents, d'exclamations, de figures de rhétorique, d'interruptions, du pathos, enfin désespoir vrai ou factice d'un homme qui n'est pas aimé, et qui par conséquent ne peut guère être Goethe.

La poésie 5 ne fait pas davantage honneur à Goethe,

1. *Der junge Goethe*. I, p. 261.

2. *Ibid.*, p. 263.

3. *Ibid.*, p. 264.

si elle est de lui. Le soleil, qui tout à l'heure était noir comme les arbres, se cache cette fois complètement. L'auteur mêle les bêlements des troupeaux à sa douleur : procédé trop classique qui rappelle les paysanneries pastorales de Leipzig¹.

La première des poésies qui portent vraiment la marque de Goëthe :

Jetzt fühlt der Engel was ich fühle²

se rapporte sans doute au temps où Goëthe écrivait à Horn une lettre aujourd'hui perdue, mais que Eckermann vit, et qu'il caractérise en ces termes : « Les relations avec Sesenheim sont nouées, et l'heureux garçon semble se bercer dans l'ivresse des plus douces sensations³. » La seconde :

Ich komme bald, ihr goldnen Kinder⁴

annonce évidemment l'arrivée de Goëthe pour la fête de Noël, si douce et si nécessaire à la sentimentalité allemande.

Dans ces deux poésies, le ton anacréontique n'a pas complètement disparu. Nous sommes à une période de transition. L'aimée est encore un « goldnes

1. *Der junge Goëthe*, I, p. 265.

2. *Ibid.*, p. 263.

3. *Eckermann's Gespräche mit Goëthe*, II, p. 93.

4. *Der junge Goëthe*, I, p. 266.

Kind », un « Engel », dont le cœur a été gagné « heim Spiele ». Ensemble on tressera de petites couronnes, on liera de petits bouquets, on fera comme les petits enfants. C'est la gentillesse, l'afféterie, la mignardise de l'anacréontisme : mais avec la sincérité en plus. Car Frédérique entrant dans le cœur de Goethe y a mis un besoin de repos et de simplicité inconnu jusque-là. Ce n'est pas par un artifice littéraire qu'il se rapetisse à vouloir faire l'enfant avec sa bien-aimée et à participer à ses jeux innocents, c'est que, après l'orage, il vient de trouver un asile de calme et de pureté bienfaisante. Dans la première lettre qu'il écrit à Frédérique (la seule conservée), il se plaint en quelque sorte d'être « replongé au milieu du bruyant Strasbourg », il lui confirme ce qu'elle ne voulait pas croire, que « le bruit de la ville l'importunerait après les doux plaisirs champêtres » de Sessenheim. Il interpelle son cœur, son propre petit cœur d'amoureux, comme il ferait à un enfant : « cher petit cœur, sois tranquille, tu ne resteras pas longtemps éloigné d'eux, de ces gens que tu aimes : sois tranquille, petit cœur !¹ » Le repos, le silence, le calme, ces mots reviennent sans cesse au bout de la plume de Goethe. Et cet état d'esprit se reflète dans ces deux poésies. Le nouveau, aussi, c'est, comme nous l'avons déjà

1. *Der junge Goethe*, I, p. 246.

remarqué, ce goût des assonances, cet accouplement des expressions qui annonce le refrain :

Jetzt fühlt der Engel was ich fühle....
Nun lass auch Morgen sein wie Heute....
Wir wollen kleine Kränzchen winden,
Wir wollen kleine Sträusschen binden.

Une pièce significative, c'est celle qui est classée septième dans le recueil de Kruse :

Kleine Blumen, kleine Blätter.... ¹

Il semble qu'elle constitue en quelque sorte la ligne de partage des courants poétiques. Ces rubans et ces roses, ces ailes du zéphyr, ces jeunes dieux du printemps qui sèment en se jouant des fleurs et des feuilles sur un ruban léger, c'est encore de l'anacréonisme. Mais derrière l'invention poétique, il y a une réalité². Mais surtout, Gœthe élargit le gracieux tableautin qu'il a commencé à esquisser. Par une transition rapide sans brusquerie, qui atteste non seulement son art, mais la sincérité de son amour, il évoque la fragilité des roses et rassure Frédérique : « Destin, bénis ce penchant, laisse-moi être à elle et elle à moi, fais que la vie de notre amour ne soit cependant pas la vie d'une rose. Jeune fille qui sens

1. *Der junge Gœthe*, I, p. 266.

2. *Dichtung und Wahrheit*, I. XI.

ce que je sens, donne-moi ta chère main, et que la chaîne qui nous unit ne soit pas une faible chaîne de roses. »

Enfin Gœthe écrit les fameux vers :

Es schlug mein Herz; geschwind zu Pferde,
Und fort, wild, wie ein Held zur Schlacht !!

qui constituent un véritable événement dans l'histoire du lyrisme allemand. Pour la première fois, Gœthe associe d'une façon saisissante la nature à ses impressions intimes, en faisant concourir chaque trait, chaque détail à l'ensemble, en évoquant plutôt qu'en décrivant les formes monstrueuses qu'enfante la nuit. Pour la première fois, sa poésie est toute action. Chaque mot presque représente un mouvement, et la passion précipite les mots. La mythologie factice de Leipzig est abandonnée. L'imagination du poète en crée une nouvelle, non par imitation, mais par instinct. Le don apparaît déjà, avec lequel il saura plus tard animer, personnaliser, en quelque sorte, les plantes. On reconnaît le poète qui écrira l'*Erlkönig*. Le chêne, dans son vêtement de brume, se dresse comme un géant. L'obscurité regarde, du buisson, avec cent yeux noirs. Les vents balancent leurs ailes doucement. La nuit enfante une infinité

1. *Der junge Gœthe*, I, p. 269.

de monstres. Ainsi Goethe nous amène à mieux goûter la délicieuse et reposante apparition de Frédérique.

Ich sah dich, und die milde Freude
Floss aus dem süßen Blick auf mich....

L'adieu enfin. Que nous sommes loin des amourettes de Leipzig ! Et que ces vers ressemblent peu à ce que Hermann Grimm appelle « graziöse Wendungen von Trauer und Verzweiflung » ! Cette fois, les vers n'enguirlandent plus le sentiment, ils vivent et palpitent, parce que la passion toute pure court en eux.

Der Abschied, wie bedrängt, wie trübe !
Aus deinen Blicken sprach dein Herz....

Frédérique inspire encore à Goethe le fameux « Maifest ».

Wie herrlich leuchtet
Mir die Natur ! ¹

Car le « Maifest » date évidemment de Strasbourg, bien que Goethe y ait peut-être apporté quelques modifications de forme, et ne l'ait en tout cas publié, pour la première fois, que dans l'*Iris* de 1775. L'amour de Frédérique se confond dans le cœur de Goethe avec l'admiration de cette splendide nature

1. *Der junge Goethe*, I, p. 272.

d'Alsace au milieu de laquelle il vit; et ce rare concert aboutit à un chef-d'œuvre de la littérature allemande.

Il n'y a pas, dans l'histoire de Gœthe, de plus grande merveille que cet éveil de son jeune génie par son premier amour.

Mais l'action de Frédérique persiste bien au delà de la rupture. Gœthe a conscience du mal qu'il lui a fait en l'abandonnant. Les années passent sans que s'efface de son âme un remords ou un regret. En 1817, c'est-à-dire près d'un demi-siècle après les événements de Sessenheim, Gœthe obéit encore, en publiant la *Nouvelle Mélusine*, au besoin d'expliquer, sinon de justifier sa conduite. Et lorsqu'il dicte à son secrétaire Kräuter les pages de *Dichtung und Wahrheit* que nous avons analysées, il est, à certains moments, obligé de s'interrompre, tant l'émotion l'étreint à la gorge. Puis il reprend l'entretien plus doucement, « im leiseren Tone », avec une sorte de déférence, comme s'il craignait de troubler les frères parfums du passé.

Gœthe ne se libère de cette obsession qu'en lui donnant une forme poétique, qu'en recourant à une expiation littéraire de sa faute. Il ranime une figure traditionnelle dans la littérature allemande, celle de l'homme traître à la femme qui l'aime, puis repentant. D'abord, il ne touche à sa propre image que

pour la noircir. Témoin Weislingen, de *Götz von Berlichingen*. Goethe laisse entendre que Weislingen, c'est lui-même, non seulement dans un passage bien connu de *Dichtung und Wahrheit*¹, mais encore dans une lettre à Salzmann, où il exprime l'espoir que l'empoisonnement de l'infidèle consolera « dans une certaine mesure » « la pauvre Frédérique² ». Quant à Marie, l'exquise Marie, elle est bien la sœur de Frédérique. Sa douce âme se reflète aussi dans ses yeux bleus. Faite comme elle d'innocence et d'amour, elle conduit le cœur de son amant au repos et à la félicité. Et Goethe lui consacre les traits et parfois les termes qu'il emploiera plus tard, dans ses Mémoires, pour Frédérique. Par contre, toutes les angoisses que connut Goethe, Weislingen les revit, telles qu'Élisabeth les exprime lorsqu'elle montre ce qu'a « d'irrésistiblement poignant l'aspect misérable des êtres à qui nous avons fait mal » : n'est-ce pas là le « *schiefes Ansehn* » dont se plaint tant Goethe, écrivant à Salzmann de Sessenheim, vers le mois de juin 1771³? Mais déjà, au sombre horizon, voici

1. L. XII.

2. *Der junge Goethe*, I, p. 385. C'est au mois de novembre 1771, presque immédiatement par conséquent après la rupture, que Goethe commence à « dramatiser l'histoire d'un des plus nobles entre les Allemands ». (*Der junge Goethe*, I, p. 301.)

3. *Ibid.*, I, p. 252.

poindre la première lueur de pardon. Gœthe trouvait plus de douceur encore à recevoir un pardon qu'à mériter un remerciement¹. Devant Weislingen, aiguisé par les affres de la mort, Marie n'éprouve qu'un sentiment de pitié : « Il avait tout mon amour, dit-elle, il a toute ma compassion ».

Avec *Clavigo*, Gœthe tempère l'aveu de ses torts par l'approbation persuasive de Carlos. Clavigo ne peut se débarrasser de cette pensée qu'il a trahi Marie, sa bien-aimée. Il s'accuse devant Carlos. Mais Carlos combat avec véhémence les scrupules excessifs de son ami, lui montre quelle folie il y a à se marier, c'est-à-dire à se claquemurer, à l'âge où la vie doit prendre tout son essor. Finalement, l'amour de Clavigo l'emporte sur la raison ou plutôt le raisonnement de Carlos. Ce n'est point par la seule contrainte de Beaumarchais que Clavigo certifie avoir abandonné Marie « sans qu'aucune faute ou faiblesse de sa part ait pu servir de prétexte ou d'excuse à ce manque de foi ». Et devant le cercueil de Marie, qu'il compare à une fleur brisée, prêt lui-même à rendre le dernier souffle, Clavigo invoque la bénédiction, il a besoin encore du pardon de celle qu'il a tuée par son lâche abandon.

1. *Der junge Gœthe*, I, p. 244 (Lettre à Frédérique Oeser).

Si l'on réfléchit que *Clavigo*, c'est Goethe, et Marie Frédérique, on aperçoit l'importance d'un passage qu'aucun critique d'ordinaire ne souligne. Carlos déclare franchement à *Clavigo* que ses productions littéraires avaient quelque chose de plus jeune et de plus frais, un charme plus grand, lorsque Marie les inspirait, quand « l'aimable et vive jeune fille avait encore sur lui de l'influence ». N'est-il pas remarquable que Goethe, par la bouche de Carlos, confirme en quelque sorte cette action bienfaisante de Frédérique que nous avons tenté d'analyser plus haut? Et même n'autorise-t-il pas un peu les critiques qui estiment que ses œuvres les plus personnelles, les plus géniales, où sa « marque » est la plus profonde, datent de la période bourgeoise, de Strasbourg à Wetzlar, avant qu'il mène la vie de cour et prenne contact avec l'Italie?

En 1776, *Stella* paraît pour la première fois, imprégnée encore du souvenir de Frédérique. Goethe ne s'est pas pardonné. « Cœur, notre cœur, s'écrie Fernand, s'il est dans ta nature de sentir et d'agir ainsi, pourquoi n'as-tu pas encore la force de te pardonner ce que tu as fait? » Mais plus précisément que dans *Clavigo*, il plaide les circonstances atténuantes, tout en avouant la fragilité de ses explications, parce que « les pourquoi sont autant de mensonges ». Si Fer-

nand a quitté Cécile, c'est qu'il avait besoin de secouer les entraves d'une vie trop étroite, de s'en aller au loin, par le vaste monde. Cécile, douce et bonne comme Frédérique, met l'abandon dont elle est la victime sur le compte de l'erreur qui aveugle également tous les hommes. « Dans les moments de passion, ils se trompent eux-mêmes, comment ne tromperaient-ils pas les femmes? » Et lorsqu'elle retrouve par hasard le volage, elle maîtrise son émotion, elle n'a aux lèvres que des paroles d'indulgence, elle pardonne, elle fait mieux, elle comprend, et, presque, elle approuve : « Il m'aimait toujours, toujours ! Mais il avait besoin de *quelque chose de plus* que mon amour. » Enfin, par un sublime désintéressement, au nom de son amour même, Cécile rend à Fernand la liberté dont il a tant besoin.

Mais ce n'est pas seulement Marie, de Gœtz, Marie de Clavigo, Cécile de Stella, qui doivent à Frédérique un peu de leur vie. Frédérique est encore le prototype de la première figure vraiment allemande qui paraisse sur le théâtre d'outre-Rhin, de Marguerite.

La conception de Faust remonte à l'époque même où Frédérique tenait Goethe sous son charme : cela résulte non seulement d'un passage¹ de *Dichtung und*

1. « Je lui cachai (à Herder) surtout avec le plus grand soin l'intérêt que m'inspiraient certains sujets qui avaient pris racine

Wahrheit, mais aussi de la lettre bien connue que Goethe adressait, cinq jours avant sa mort, à Guillaume de Humboldt. Et s'il était besoin d'une autre confirmation, on la trouverait dans ce fait que la figure de Marguerite n'a guère subi de modifications, au cours du travail d'élaboration de la tragédie : celle de Méphistophélès au contraire a varié plus d'une fois, parce que tour à tour Herder, Salzmann, Merck et d'autres ont fourni des éléments à Goethe. Ce n'est donc pas tenter un rapprochement fantaisiste que de chercher sur le charmant visage de Marguerite les traits qui rappellent celui de Frédérique.

Marguerite est d'une condition inférieure à Faust, comme Frédérique à Goethe. Elle a sa gaieté sereine, sa simplicité, sa fraîcheur d'âme, sa candeur et aussi ce je ne sais quoi d'espiègle et de mutin, de « schnip-pisch », qui caractérise la blonde fille du pasteur Brion. Pour mieux donner l'essor à ses pensées, elle chante à sa toilette, elle chante à son rouet. Elle chante comme chante Frédérique, poussée par cet instinct du peuple allemand, pour qui, à de certaines heures, chanter est moins un plaisir qu'un besoin, un besoin inné, traditionnel, séculaire, aussi impérieux que celui de respirer, un besoin de

chez moi et qui devaient se développer peu à peu en figures poétiques. C'étaient Gœtz de Berlichingen et Faust... » (I. X).

s'élever, au-dessus de la lourde réalité, à des hauteurs que seule la musique rend accessibles aux simples. Mais quand elle ne chante plus, il lui semble qu'elle perd du coup le meilleur moyen qu'elle possédait de s'exprimer. Elle est toute confuse de son impuissance. Elle se rend compte que sa conversation est trop pauvre pour suffire à un homme aussi expérimenté que l'est Faust, et plus qu'elle intelligent.

Elle ne comprend pas ce qu'il peut trouver dans la simple et ignorante enfant qu'elle est. Elle passe comme Frédérique des larmes au sourire, avec la mobilité d'une âme sensible et tendre. Et Faust, comme Goethe, ne peut consentir à l'oublier, il ne peut se résigner à la perdre.

Ich bin ihr nah, und wär ich noch so fern,
Ich kann sie nie vergessen, nie verlieren....

Vu et lu à la Faculté des lettres
de l'Université de Caen le 24 février 1908.

Le Doyen,

A. P. LEMERCIER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Caen,

E. ZEVORT.

BIBLIOGRAPHIE

Nous n'avons pas eu la prétention de dresser ici une bibliographie proprement dite de la « Friedrikenlitteratur ». L'énumération, très incomplète, qui suit, est destinée simplement aux personnes soucieuses d'étudier la question des rapports de Goëthe et de Frédérique Brion sous d'autres aspects que celui que nous avons choisi.

I. — OUVRAGES SPÉCIAUX

1. J. C. Freieisen, *Die beiden Friederiken in Sessenheim*, Zurich, 1838.
2. August Näke, *Wallfahrt nach Sessenheim*, Berlin, 1840.
3. Freimund Pfeiffer, *Goëthe's Friederike*, Leipzig, 1841.
4. August Stöber, *Der Dichter Lenz und Friederike von Sessenheim*, Basel, 1842.
5. Julius Merz, *Goëthe von 1770 bis 1773, oder seine Beziehungen zu Friederike von Sessenheim*, Nürnberg, 1850.
6. Götz, *Geliebte Schotten*, Mannheim, 1858.
7. O. F. Gruppe, *Reinhold Lenz, Leben und Werke*, Berlin, 1861.
8. Ludwig Spach, *Le rival de Goëthe*, Strasbourg, 1864.
9. Ferd. Lucius, *Aus der Geschichte eines alten Pfarrhauses. Selbstverlag des Verfassers. (Sonderabdruck aus der Gartenlaube, 1871, nos 27-29.)*

10. *Die Idylle von Sessenheim. Diamant-Ausgabe*, Berlin, Grote, 1875.
11. M. Horn, *Gæthe in Strassburg und Sessenheim*, Kassel, 1875.
12. Adalbert Baier, *Das Heidenröslein oder Gæthe's Sessenheimer Lieder in ihrer Veranlassung und Stimmung*, Heidelberg, 1877.
13. Phil. Ferd. Lucius, *Friederike Brion von Sessenheim*, Strassburg, 1878, Zweite Auflage.
14. A. Moschkau, *Friederike Brion von Sessenheim*, Leipzig, 1879.
15. Martin, *Die Ausgrabungen des Gæthehügels in Sessenheim*, Strassburg, 1880.
16. Albert Bielschowsky, *Friederike Brion*, Breslau, 1880.
17. Falck, *Friederike Brion von Sessenheim, 1752-1813*, Berlin, 1884.
18. Heinrich Düntzer, *Friederike von Sessenheim im Lichte der Wahrheit*, Stuttgart, 1893.
19. Froitzheim, *Friederike von Sessenheim*, Gotha, 1893.
20. Gustav Müller, *Sessenheim wie es ist*, Bühl, 1894.
21. Gustav Müller, *Urkundliche Forschungen zu Gæthe's Sessenheimer Idylle und Friederikens Jugendgeschichte*, Bühl, 1894.

II. — OUVRAGES GÉNÉRAUX

22. Schöll, *Briefe und Aufsätze Gæthe's aus den Jahren, 1766-1786*.
23. Düntzer, *Frauenbilder aus Gæthe's Jugendzeit*, Stuttgart und Tübingen, 1852.
24. Stoeber, *Der Aktuar Salzmann*, Frankfurt, 1853.
25. Schäfer, *Gæthe's Leben*, Bremen, 1858.
26. Leyser, *Gæthe zu Strassburg*, Neustadt a. d. Haardt, 1879.
27. Hirzel-Bernays, *Der junge Gæthe, seine Briefe und Dichtungen von 1764-1776*, Leipzig, 1875, 3 Bände.
28. Erich Schmidt, *Charakteristiken*, Berlin, 1886.
29. Gædecke, *Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung*, Dresden, 1891.
30. Weissenfels, *Gæthe im Sturm und Drang*, Halle, 1894.

31. Gustav von Loeper, *Anmerkungen zu Dichtung und Wahrheit*, Berlin, Hempels Ausgabe.

32. Bielschowsky, *Gæthe. Sein Leben und seine Werke*, München, 1895.

III. — PÉRIODIQUES ET PUBLICATIONS DIVERSES

33. *Jakobi's Iris*, Dusseldorf, 1775.

34. *Preussische Ostseeblätter*, 1832, n° 12.

35. *Blätter für litterarische Unterhaltung*, 1837, n° 5.

36. *Morgenblatt für gebildete Leser*, 1838.

37. *Chamisso's und Schwab's deutscher Musenalmanach*, 1838, Fascicule 3.

38. *Morgenblatt für gebildete Leser*, 1840, n°s 212-217.

39. *Zeitung für die elegante Welt*, 1840, n°s 199-200.

40. *Blätter für litterarische Unterhaltung*, 1840, n° 115.

41. *Augsburger Allgemeine Zeitung*, 1840, n° 182. — 1841, n°s 211 et 221.

42. *Deutsches Jahrbuch für Wissenschaft und Kunst*, 1842, n°s 43-45.

43. *Allgemeine Zeitung*, 1842, Supplément des n°s 20 et 23.

44. *Blätter für litterarische Unterhaltung*, 1842, n° 92.

45. *Didaskalia*, 1843, n°s 21, 29, 37, 52.

46. *Blätter für litterarische Unterhaltung*, 1847, n° 279.

47. *Blätter für litterarische Unterhaltung*, 1848, n°s 92-96.

48. *Album des litterarischen Vereins*, 1850, Nürnberg.

49. *Morgenblatt für gebildete Leser*, 1854, n°s 42 et 43.

50. *Weimarer Sonntagsblatt*, 1857, n° 51.

51. *Blätter für litterarische Unterhaltung*, 1862, n° 27.

52. *Gartenlaube*, 1871, n°s 27, 28, 29.

53. *Allgemeine Zeitung*, 1872, Supplément des n°s 174-204.

54. *Essener Volkszeitung*, 23 juillet 1875.

55. *Gæthe-Reliquien : Westermann's Monatshefte*, juin 1876, n° 5.

56. *Augsburger Allgemeine Zeitung*, 1877, n° 320.

- 57. *Im neuen Reich*, 1877, II, 441.
- 58. *Im neuen Reich*, 1878, I, 533.
- 59. *Deutsche Rundschau*, Wallfahrt nach Sessenheim, von Heinrich Kruse, nov. 1878, fascicule 2.
- 60. *Im neuen Reich*, Kritik über Lucius, von Erich Schmidt, 1878.
- 61. *Gegenwart*, 1879, n° 1.
- 62. *Gartenlaube*, 1880, n° 35.
- 63. *Gegenwart*, 1880, n° 35.
- 64. *Litterarische Streitschriften*, David Halpert, 1883, Breslau, p. 1-31.
- 65. *Allgemeine Zeitung*, 1891, n° 252, Supplément.
- 66. *Gæthe's Jahrbuch*, Albert Bielschowsky : Über Echtheit und Chronologie der Sessenheimer Lieder, 1891. Pages 211-227.
- 67. *Grenzbote*, 1892, I, pages 450... et 629...
- 68. *Programm 1894 der Hamburger Gelehrtenschule*.

BIBLIOGRAPHIE

SUPPLÉMENT

OUVRAGES SPÉCIAUX

Otto Franz Gensichen, *Das Haidenröslein v. Sesenheim*, Berlin, 1896.

Albert Bielschowsky, *Friederike u. Lili*, München, 1906.

PÉRIODIQUES

1889. — Édouard Rod, *Gæthe et ses amours de jeunesse*, Revue de Famille, 1^{er} octobre.

Julius Gœbel, *Studies in Gæthes Faust*, Modern Language Notes, vol. IV, 1.

1890. — E. Violet, *Gæthe in Sesenheim*, Velhagen u. Klasings N. Monatshefte, IV, 7.

Von Grothuss, *Gæthe in Sesenheim*, Daheim, n° 20.

1891. — Gilow, *Die Kunst und Technik der Charakterschilderung in Gæthes Dichtung und Wahrheit*, Gæthe-Jahrbuch, 1891.

Heinrich Düntzer, *Gæthes Sesenheimer Lieder*, Allg. Zeitung, Beil., n° 252.

1892. — Heinrich Düntzer, *Gæthes Wahrheit und Dichtung als Quelle seines Jugendlebens*, Zeitschrift f. d. d. Unterricht, VI.

Theophil Zolling, *Die Wahrheit über Gæthes Friederike*, Gegenwart, n° 50.

A. Bielschowsky, *Gæthe und Friederike*, Pr. Jahrb., Bd. 70. *Deutsche Litteraturzeitung*, 12 nov., art. d'Erich Schmidt.

Heinrich Düntzer, *Gæthes Strassburger lyrische Gedichte*, Die Grenzboten, n°s 12, 13.

1893. — A. Reitler, *Zum Andenken Friederikens*, Chronik des Wiener Gæthe-Vereins, n°s 8, 9.

Von Biedermann, *Fr. Brion u. Gretchen*, Wiss. Beil. z. Leipz. Ztg., n° 23.

O. Heuer, *Froitzheims historische Gætheforschung*, Ber. d. Fr. d. H. N. F., IX.

- Ed. Sack, *Fr. von Sesenheim*, Frankf. Ztg., 27, 28 juillet.
 J. Froitzheim, *Fr. von Sesenheim*, Frankf. Ztg., 7, 15 août.
 Paul Falck, *Nochmals Friederike Brion*, Die Gegenwart, n° 27.
 H. Kruse, *Gœthe und Friederike*, Deutsche Revue, octobre.
 1895. — A. Sauer, *Litteratur über Lenz und Fr. Brion*, Anz. f. d. A. u. dtische Littg., Bd 21.
 1897. — Anton Englert, *Zu dem Lied : « Kleine Blumen, kleine Blätter »*, Arch. f. d. St. u. Spr., Bd H. 1.
 Theod. Siebs, *Die Sesenheimer Lieder von Gœthe und Lenz*, Preuss. Jahrbücher, Bd 88, H. 3.
 1899. — Anna Conwentz, *Gœthe und Fr. Brion*, Volkszeitung, 25-28 août.
Frankf. Zeitung, n° 194, Abendblatt.
 1900. — Meysenbug, *Betrachtungen über Gœthes Leben*. — Münch, *Gœthe in der deutschen Schule*, Gœthe-Jahrbuch.
 1901. — Wilhelm Bode, *Zur Friederiken-Frage*, Die Gegenwart, XXX, 9.
 R. Reuss, *Aus dem Stammbuch einer jungen Strassburgerin vor 100 Jahren*, Jahrb. f. Gesch. u. Sprache Els. Lothr., Bd 15.
 1902. — Fedor von Köppen, *Ein Besuch in Sesenheim*, Monatsblätter f. deutsche Litt., Leipzig, VI, 2, 3.
 Joh. Froitzheim, *Noch einmal Fr. Brion und das Strassb. Gœthe-Denkmal*, Die Gegenwart, XXX, 40.
 1903. — A. Wechsler, *Gœthe und Fr. Brion*, Gegenwart, LXII.
 O. Karrig, *Frid. Brion und das Gœthe Denkmal in St.*, Die Gegenwart, LXIII, n° 6.
 1904. — *Ein Bild Fr. Brion von Th. Stettner*, Sonderabdruck aus dem Jahrbuch für Gesch., Sprache u. Litteratur Els. Lothr.
 J. Froitzheim, *Fr. Bild*, Frkf. Ztg., nos 318, 321, 329.
 1906. — Erich Schmidt, *Aus Sesenheim*, Gœthe-Jahrbuch.
 Otto Gensichen, *Neue Mitteilungen über Fr. Brion*, I, II.
Berliner Courier, 26 août, 2 sept.
 Joh. Froitzheim, *Neue Mitteilungen über Fr. Brion*, Die Gegenwart, n° 43.
 Alexander Ehrenfeld, *Fr. u. Lili*, N. Zürich. Ztg., n° 129.
 1909. — *Gœthes Gedichte in Künstl. u. Wissenschaftl. Erläuterung*, Gœthe-Jahrbuch.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	v
------------------------	---

CHAPITRE I

Le sens du récit de Gœthe.	1
------------------------------------	---

CHAPITRE II

Frédérique.	23
---------------------	----

CHAPITRE III

Les résultats.	41
------------------------	----

COULOMMIERS

Imprimerie PAUL BRODARD.
